

Actualité de Werther *Les Souffrances du jeune Werther*

Monique LaRue

Numéro 103 (2), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

LaRue, M. (2002). Compte rendu de [Actualité de Werther : *Les Souffrances du jeune Werther*]. *Jeu*, (103), 143–144.

Actualité de Werther

À l'étage d'un superbe lieu théâtral que rehausse une murale en céramique de Pierre Alechinsky, une petite salle tendue de noir. Les spectateurs qui y pénètrent baissent spontanément la voix quand ils aperçoivent l'acteur, déjà en place, penché de tout son corps, en train d'écrire.

Un piano dont la table fait un noir miroir. Sur le piano, des bougies, une bouteille de vin, un verre. Par terre, des chandeliers, des cahiers et des feuillets en pile sur un tapis. L'éclairage baisse progressivement, la nuit se referme sur ce jeune homme prostré, tout de noir vêtu, cheveux longs, bottes. Et sur l'acte d'écrire. D'écrire son testament.

Il se relève enfin et, d'une voix extrêmement basse, presque inaudible, se relit en tenant de ses mains étonnamment plastiques une feuille translucide devant la flamme :

« C'est une chose résolue, Lotte, je veux mourir. » Son visage diaphane n'est pas rasé, la barbe et l'éclairage rougeoyant accentuent ses traits altérés. Ses cheveux sont décoiffés, inutile d'ajouter qu'il est fort beau.

Nous connaissons son histoire. La publication, l'interdiction, le succès, l'influence de *Werther* non seulement marquent la naissance de la littérature allemande, mais font aussi date dans l'histoire littéraire, et dans l'histoire tout court de l'Europe et de l'Occident. Contrairement au roman, qui évolue au fil de lettres qu'un éditeur fictif rassemble et complète après la mort du héros, on se situe ici juste avant l'acte irréprésentable, solitaire, absolu, qu'on ne verra pas. C'est l'heure

« éthique ». Werther va, vient et s'agite dans une chambre dont il ne sortira plus. Il est déjà en possession des pistolets empruntés au mari de Charlotte. Il relit son testament, s'interrompt pour retourner aux écrits, lettres, journal, qui ont jalonné sa vie depuis six mois. Avec la dernière lucidité, il assume les émotions et les raisonnements qui l'ont conduit à sa décision. Il pianote par moments un air qui lui rappelle sa Lotte, réactivant par la musique les épisodes de sa passion, de la première rencontre jusqu'aux moments ultimes qui donnent à penser que son amour a été compris, voire partagé.

Les Souffrances du jeune Werther

TEXTE DE JOHANN WOLFGANG VON GOETHE ;
VERSION SCÉNIQUE DE JACQUES DE DECKER,
« SOUS LE REGARD DE » DANIEL SCAHAISE,
ASSISTÉ DE RAPHAËL COLLINGE. AVEC CHRIS-
TOPHE DESTEXHE (WERTHER). PRODUCTION
DU THÉÂTRE EN LIBERTÉ, PRÉSENTÉE AU
THÉÂTRE DE LA PLACE DES MARTYRS A
BRUXELLES, EN NOVEMBRE 2001.



La version de Jacques De Decker se fonde cependant sur la considération que Charlotte n'est au fond que « l'objet transactionnel d'une conduite d'échec¹ ». Et il est vrai que, si Werther ne connaît pas le fond de son propre cœur, il est franc avec lui-même : « Pour conquérir une femme, il faut pousser à la réalisation de son désir » : il sait ce qu'il faut faire, mais il ne le fait pas, et il est exclu qu'il le fasse.

L'examen, imparfait, des motivations de l'acte qu'il s'apprête à commettre ne suit pas l'ordre du roman, ni celui de la logique. Quelques séquences ont été déplacées par Jacques De Decker. La mission diplomatique à Vienne, par exemple, où le jeune homme affronte les mœurs carnassières de la Société, est ici reportée plus tard dans sa vie, comme moyen de s'éloigner de Charlotte. La plupart des épisodes sont cependant restitués dans la même forme que dans le roman, auquel le texte scénique est admirablement fidèle. L'écriture du monologue, de prose quand il s'agit de la longue lettre à Charlotte, est le plus souvent disposée en versets. Les césures et les rejets orientent le rythme et la diction de l'acteur :

Honte à vous les sobres ! Honte à vous les sages !

Je dis qu'on ne peut pas plus traiter l'homme qui se donne la mort de lâche que celui qui succombe à une maladie mortelle. Ce qui s'applique au corps peut aussi s'appliquer à l'esprit. Quand la nature n'a plus d'issue hors du labyrinthe des forces confuses,
l'homme n'a plus qu'à mourir.

En moins de deux heures, l'insondable maelström qu'est pour lui-même l'être qui s'apprête, en toute lucidité, à exercer sa liberté la plus haute, se déploie devant nous sans nous emporter, laissant à chacun le soin d'écouter résonner longtemps en lui la question que pose le coup de feu de Werther. Cette question, on ne peut oublier qu'elle est posée quotidiennement par de jeunes âmes contemporaines qui en arrivent à la même résolution que Werther, mais souvent sans connaître le personnage de Goethe. C'est peu de dire que l'actualité de l'œuvre est cruciale, et singulièrement pour une spectatrice qui vient d'une société, le Québec, où il s'agit d'une actualité statistique. Mettre en scène ce qui conduit un jeune homme au coup de feu final, c'est soumettre sa conduite fatale à une catharsis d'autant plus nécessaire que le texte se tient, comme il se doit, au-delà du bien et du mal. ¶

1. Johann Wolfgang von Goethe, *les Souffrances du jeune Werther*, version scénique de Jacques De Decker, Le Cri Édition, Bruxelles, 2001, 35 p.